





Le CANADA

en

1868

*par l'abbé Desmazures, du
Séminaire St-Sulpice*



PARIS

EUGÈNE BELIN LIBRAIRE

Rue de Valenciennes, N. 52

31031701 1983
1014 112-THIA2



F
5042.1
D43
Ts

LE CANADA

EN 1868

La France semble avoir oublié qu'à des époques funestes de son histoire, elle a abandonné des populations considérables sorties de son sein et restées, malgré le malheur des événements, *fidèles à leur origine.*

(M. RAMEAU, *Acadiens et Canadiens.*)

Quoi de plus pieux que de réveiller ces souvenirs de notre ancienne gloire et de rappeler que c'est la France qui a donné la première impulsion à ce grand et merveilleux développement de civilisation dont l'Amérique du Nord est aujourd'hui le théâtre ?

(M. DUSSIEUX, *le Canada.*)

Il se pourrait bien sans miracle que dans deux siècles il se trouverait plus de monde au Canada qu'il n'y en a jamais eu dans toutes les Gaules, qui étaient d'une bien plus grande étendue que la France ne l'est aujourd'hui.

(VAUBAN, *Mémoires de 1699.*)

Nous allons résumer les faits principaux qui peuvent faire connaître l'état matériel et la situation morale de ce pays qui a tant de titres à l'affection et à l'intérêt de la France.

Dans une première partie nous parlerons surtout de l'importance et des ressources du pays; dans une seconde, nous montrerons combien ses citoyens sont restés attachés aux sentiments religieux et nationaux qu'ils avaient reçus de leur mère patrie.

Et ainsi nous ranimerons le souvenir de ces frères éloignés de nous par de si tristes circonstances, mais qui ont bien mérité de la France par la fidélité qu'ils ont gardée au culte de leur première origine, et par la part glorieuse qu'ils ont prise à ce grand développement de civilisation que l'on peut admirer actuellement dans l'Amérique du Nord.

Enfin, en montrant l'accroissement qu'ils ont pris depuis deux siècles, nous mettrons le lecteur à même de juger s'ils sont sur la voie de justifier les prévisions merveilleuses de l'illustre Vauban.

I.

Le Canada s'étend depuis l'extrémité ouest du lac Supérieur jusqu'à la côte du Labrador; il comprend plus de 2,000 kilomètres de longueur sur 400 de largeur en moyenne, ce qui fait environ *trois fois l'étendue des Iles Britanniques* et presque le double de la France. (*Notice sur le Canada, etc., Montréal, 1855.*)

Il est compris entre le 41° et le 52° de latitude, le 64° et le 97° de longitude; son inclinaison est de l'ouest à l'est, *il est donc à la même latitude que la France*, dont il a longtemps porté le nom, et à 1600 lieues de Paris, distance qui, depuis l'établissement de la ligne française entre Brest et New-York, *a pu être franchie en dix jours.*

C'est un des pays les plus favorisés du monde en richesses naturelles, en bois de construction, en blé, en mines de cuivre, de fer, en terrains fertiles et propres à la culture, en lacs, en cours d'eau navigables; les lacs Supérieur, Huron, Erié, Ontario *qui ont 5720 kilomètres de circuit* (1) et reçoivent des centaines d'affluents dont le principal, le Saint-Laurent, après les avoir traversés,

(1)	LACS.	LONGUEUR.	LARGEUR.	PROFONDEUR.
	Supérieur,	588 kilom.,	212 kilom.,	1,200 pieds.
	Huron,	430 —	296 —	
	Erié,	376 —	184 —	
	Ontario,	240 —	100 —	

continue son cours jusqu'à la mer, étant praticable aux plus gros bâtiments jusqu'à Montréal, où il a encore une lieue de largeur et 25 pieds de profondeur à 200 lieues de son embouchure. (*Notice sur le Canada*, par le chev. T.)

Enfin, par sa position au centre de toutes les possessions britanniques de l'Amérique du Nord qui s'étendent du 40° degré de latitude au 72°, ce pays a des ressources incalculables dans l'avenir.



Malgré les rigueurs de la température en hiver, la belle saison est suffisante par sa durée et ses conditions favorables pour les productions les plus abondantes des climats tempérés, et ainsi est justifiée la prévision des hardis navigateurs qui ont planté les premiers leur tente sur ces rives lointaines, tandis que les aspects nobles, imposants et grandioses de toute la contrée expliquent l'attrait qui les y a retenus.

Quand après avoir traversé l'Atlantique on arrive en ligne droite par le 52° de latitude, on est en présence de magnificences qui n'ont rien d'égal en Amérique et peut-être dans le monde; on découvre cette île d'Anticosti de 40 lieues de longueur sur 10 lieues de largeur, s'élevant en pyramide sur la ligne de l'Océan et apparaissant comme une citadelle imposante placée aux confins de l'Amérique : ainsi est signalée l'entrée de ce grand fleuve du Saint-Laurent qui est si extraordinaire par son étendue et ses beautés.

On avance et l'on voit l'immense cours d'eau vert comme une masse d'émeraude se déverser majestueu-

sement sur une largeur dont on peut à peine embrasser l'étendue, car elle n'a pas moins de 30 lieues.

On entre en ces eaux profondes, limpides, et, pendant tout le parcours, on voit le fleuve et les rives comme lutter de surprises et de magnificences.

Tantôt le fleuve s'ouvre à des profondeurs qui n'ont pas d'autres limites que la ligne de l'horizon, et que l'on peut parcourir, sans que cette perspective change pendant des 80 et 100 milles d'étendue ; tantôt on aperçoit les rives, dentelées de baies et de criques, avancer dans les flots d'immenses promontoires de 500 pieds et même de 1000 pieds de hauteur, comme le cap de Québec ou le cap Tourmente qui, de loin, semblent rejoindre la rive opposée présentant alors l'aspect du fleuve comme de grands lacs ou des rades se succédant les unes aux autres.

Tout est à admirer, ces eaux profondes et rapides qui fuient vers la mer en tons éclatants qui se frangent d'argent en ondulant autour des îles nombreuses et vastes, de plusieurs lieues d'étendue. De plus, ces campagnes fertiles s'étendent sur le flanc de montagnes majestueuses, ou coupées de vallées profondes couvertes de la végétation la plus luxuriante et la plus riche.

Enfin, ce qui met le comble à cet ensemble, c'est l'aspect des affluents nombreux qui sont souvent des rivières de plusieurs centaines de mètres de largeur et qui présentent le spectacle le plus varié.

Les unes se précipitent avec fracas de rives élevées à 100 et 200 pieds de hauteur, les autres entrent dans le fleuve par des baies gigantesques. Ainsi, à 80 lieues de l'embouchure, sur le côté nord, on voit l'entrée du Saguenay, fleuve qui a un mille de largeur, se déverse

par une baie de mille pieds de hauteur, laquelle laisse voir, à des profondeurs immenses, le cours rapide se précipitant entre des parois de granit taillées à pic comme des murailles, et qui, sur une longueur de 40 lieues, se maintiennent à des hauteurs qui n'ont pas moins de 200 pieds et atteignent à certains endroits à 2000 pieds.

Nous avons parlé des îles. Elles sont aussi des merveilles : les unes, comme l'île d'Anticosti, l'île d'Orléans, l'île aux Coudres, l'île Jésus, l'île de Montréal, de plusieurs lieues de longueur et le centre de nombreuses populations ; les autres bien moins grandes, mais frappant d'admiration par leur grâce, leur élégance, leur richesse, leur fertilité et leur nombre.

Il est des endroits où l'on peut en embrasser jusqu'à dix ou vingt d'un seul regard, il est surtout un spectacle unique sans doute dans le parcours de tous les fleuves connus, c'est l'endroit où le Saint-Laurent présente, sur un parcours de dix lieues, la succession de près de 1500 îles réunies, à l'entrée est du lac Ontario (1).

Enfin, on arrive aux grands lacs, à plus de deux cents lieues de l'embouchure, et l'on a à contempler d'autres prodiges en ces immenses réservoirs d'eau, vastes comme des mers, dont l'entrée imposante est occupée par cette merveille du monde, la chute du lac Erié se précipitant tout entier dans le lac Ontario avec un bruit imposant qui représente les sons d'une canonnade continue, ou les bruits de la tempête et les roulements de l'orage, qu'on ne peut mieux exprimer qu'en l'appelant comme les Indiens : Niagara, ou tonnerre des eaux.

(1) Voir les n^{os} I et II des notes à la fin.

Or ce pays, si bien doué et si bien partagé, possède une population relativement nombreuse et industrielle d'origine européenne (1), et est, contrairement aux assertions de certains écrivains américains, le centre d'un très-grand mouvement industriel et commercial.

Sans l'avance des capitaux étrangers et presque sans la participation de la Métropole, les Canadiens anglais et français ont déjà mis en rapport la sixième partie de leur territoire (2), l'ont couvert de chemins de fer et de canaux (3), ont fondé de plus des établissements importants dans les territoires au nord-ouest (4) et ont su tirer des revenus assez considérables, pour assurer à chacun des habitants une aisance au moins égale à ce que l'on trouve dans les pays les plus anciennement occupés, tandis qu'ils ont un commerce d'exportation à l'étranger de plus de 200 millions de francs (5).

(1) Population : { Canada Ouest. 1,802,026 } 3,090,906
 { Canada Est. 1,289,880 }

(2) Les terres défrichées représentent actuellement, pour les deux Canada : 10,855,854 acres, dont on estime la valeur, mise en rapport : 2,731,726,650 francs. (L'acre vaut à peu près un demi-hectare.)

(3) On a déjà exécuté pour 750 millions de francs de chemins de fer et pour 200 millions de canaux et travaux de navigation.

(4) Les territoires du nord-ouest, qui vont jusqu'au Pacifique (et où les Canadiens ont plusieurs établissements occupés par près de 20,000 colons), représentent une étendue de 2,750,000 milles carrés.

(5) *Commerce d'exportation du Canada à l'étranger.*

72,000,000 fr.	bois de construction, qui emploient 2,000 moulins à scie, 1,200 vaisseaux de transport et 50,000 hommes en bûcherons, conducteurs et matelots.
60,000,000	de blé.
50,000,000	chevaux et bestiaux.
10,000,000	vaisseaux construits au Canada.
30,000,000	pêcheries, pelleteries.

(Ces notes sont extraites de la statistique publiée à Montréal par MM. Lowe et Chamberlin.)

Les exportations donnent donc 65 fr. environ par chaque individu ; aux États-Unis elles ne donnent que 50 fr. Pour préciser cette énumération, nous distinguerons ce qui revient à chacune des races qui occupent le Canada. La population totale est de 3,090,906, dont 1,802,026 dans le Canada Ouest où domine la population anglaise, et 1,288,880 dans le Canada Est où presque toute la population est française. D'après les chiffres on peut apprécier ce qui revient à peu près à chaque race dans l'évaluation des terres occupées, et des différentes professions.

TERRES CULTIVÉES.

Canada ouest :	6,051,619	Acres.	Valeur.	1,475,811,575	francs.
Canada est :	4,804,235	id.	Id.	857,565,345	»

ÉTAT DES PROFESSIONS.

	Professions libérales.	Propriét. cultivateurs.	Ouvriers.	Commerçants.	Pêcheurs mineurs.
Canada ouest :	4,593	132,562	173,726	13,515	1,157
Canada est :	3,247	106,140	104,941	12,996	8,110

Ces richesses et ces revenus ne peuvent que s'accroître :

1° Par le développement de la population qui a doublé jusqu'à présent tous les trente ans.

2° Par le défrichement des terres qui a doublé dans les quinze années qui viennent de s'écouler.

3° Par le commerce de bois qui a encore un long avenir dans 30,000 lieues carrées de forêts au Canada seulement, indépendamment de ce qui se trouve à ce territoire du nord-ouest, vaste comme la moitié de l'Europe.

4° Enfin, un accroissement très-grand est encore assuré par l'achèvement prochain des chemins de fer et

des canaux, qui fournissent aux productions de l'ouest des États-Unis un passage plus expéditif vers l'Europe.

Les États-Unis de l'ouest ont un parcours très-facile par les grands lacs qui longent leurs frontières et les mettent en rapport avec Québec.

Or, de Québec à Liverpool il y a 2,575 milles et de New-York à Liverpool 2,980 milles, ce qui fait une différence de 405 milles, en faveur du transit par Québec.

Ce que nous avons déjà dit des obstacles que présentent les rigueurs du climat, et ce que l'on peut apprécier de l'éloignement où se trouve le Canada du centre des affaires, doivent relever les mérites et les qualités de la population qui l'occupe, population laborieuse et intelligente, qui a su tirer un si grand parti des ressources qu'elle y trouve, qu'elle a pu entrer en concurrence avec les pays les plus favorisés.

Aux expositions universelles qui ont eu lieu successivement en France et en Angleterre, on a eu beaucoup à admirer les produits de ces pays lointains, non-seulement quant à l'agriculture, mais aussi quant à l'industrie.

En 1867, à la grande exposition, le Canada a, outre les plus beaux produits naturels, envoyé toutes les variétés d'engins à vapeur sur les modèles les plus récents proposés par la science, locomotives, locomobiles, instruments aratoires, moulins à farine et à scie, wagons, chars, carrosses, pompes, et le nombre des récompenses recueillies, même dans les degrés les plus relevés, ont été une preuve éclatante de leur mérite (1).

(1) Voir les nos III et IV aux notes de la fin.

Nous avons vu l'avancement rapide du Canada en ce qui peut contribuer au bien matériel des peuples, on doit ajouter qu'il présente des résultats aussi satisfaisants, quant à son état intellectuel et moral.

Pendant qu'on a fait tous les efforts convenables pour l'accroissement des richesses et des ressources, on en a fait au moins d'équivalents pour élever au plus haut degré possible l'instruction et l'éducation morale.

Nous pouvons ici mentionner les noms des Canadiens français qui, grâce à cette éducation, se sont distingués par leur talent et leurs lumières, ont illustré leurs compatriotes et ont maintenu leur rang en prenant la plus grande part à l'accroissement et à l'administration de leur pays; nous citerons principalement ceux qui ont été pendant de longues années à la tête du Gouvernement comme sir Lafontaine, sir Taché, sir Belleau, et enfin l'honorable Georges Cartier, premier ministre, et élevé récemment au titre de Baronnet.

Nous devons aussi mentionner l'honorable P. Chauveau, actuellement ministre de l'Instruction publique, et qui chargé depuis plusieurs années de la surintendance de l'enseignement, a su lui donner la plus vive et la plus morale impulsion.

Nous allons voir les résultats obtenus et ensuite nous les comparerons à ce que l'on admire dans les États les plus zélés pour l'éducation en Europe.

Dans tout le Canada, où il y a trois millions d'habitants, on compte 8,550 écoles, dont 18 supérieures et 289 secondaires, 7,479 primaires, fréquentées par 585,648 élèves, dont 50,000 pour les collèges et écoles secondaires. Là-dessus, tels sont les chiffres du Bas-Canada où réside principalement la race française et où l'on trouve neuf dixièmes de catholiques: 3,479 établisse-

ments dont 10 supérieurs, 210 secondaires, — fréquentés par 201,346 élèves, dont 28,613 aux écoles secondaires.

D'après ces chiffres on peut voir d'abord que dans la population française, il y a à proportion plus d'écoles supérieures et secondaires que dans la population anglaise, et aussi deux fois plus d'élèves arrivant à l'instruction libérale; ce qui donne aux Canadiens l'immense avantage de trouver parmi leurs compatriotes, des hommes capables de prendre leur défense et de gérer leurs intérêts dans les grandes assemblées publiques, et de plus dans les cours et dans les conseils municipaux.

On peut voir de plus, d'après cette statistique, que la population des écoles étant de 1 sur 6 sur la population générale, est d'un tiers en sus de la proportion trouvée dans les pays les plus avancés de l'Europe, comme l'Angleterre, la Prusse et la France, où elle n'est que de 1 sur 8.

Mais ce pays si riche déjà et si plein d'avenir par son étendue, sa position et son accroissement de chaque jour, a bien plus qu'un intérêt de curiosité à nous présenter en nous montrant ses conditions d'aisance et de développement matériel. Il a droit de plus à notre affection, à notre intérêt, et aux sentiments les plus vifs de notre sympathie, parce qu'il est le centre le mieux conservé et le plus national de tous les anciens établissements français en Amérique. (*Histoire du Canada*, par Dussieux, ch. I^{er}, p. 2.)

C'est ce qu'il nous reste à considérer dans une seconde partie.

II.

Ces anciens établissements qui comprenaient une superficie de 300,000 lieues carrées, c'est-à-dire onze fois celle de la France, abandonnés depuis 1760 à une domination étrangère ont laissé une population qui s'est développée d'une manière merveilleuse, doublant presque tous les vingt-cinq ans, et s'étendant à proportion sur le sol; population qui non-seulement subsiste sur tout le continent américain, mais, qui plus est, présente toujours les mêmes forces et les mêmes assurances de développement pour l'avenir.

On la trouve sur les rives du Saint-Laurent, autour des grands lacs, le long du Missouri et du Mississipi, jusqu'au golfe du Mexique; mais le foyer principal préservé de toute influence étrangère et ayant fidèlement conservé les traits les plus saillants et les plus essentiels de la nationalité, se trouve dans le Canada, où plus de 1,200,000 Français de cœur et d'origine sont groupés autour de Montréal qu'ils regardent comme leur capitale, et qui avec sa population de 130,000 âmes, aux trois quarts catholique et aux deux tiers française, est la ville la plus considérable de l'Amérique, au nord de New-York.

D'après les recherches les plus exactes faites par M. Rameau, auteur du livre des *Français en Amérique*, la France a envoyé au Canada à peu près 10,000 émi-

grants dans le courant d'un siècle et demi, de 1600 à 1750. Ces 10,000 émigrants étaient arrivés au chiffre de 50,000 environ en 1750 (1), et l'on peut affirmer que en 1867 ils ont atteint le chiffre de 1,200,000 au Canada et aux provinces anglaises voisines, sans compter le nombre qu'ils ont fourni aux autres centres de population française établis dans les États-Unis.

On voit donc le progrès de cette population qui en 1760 était environ de 60,000 et qui actuellement est près de 1,200,000 réunis au Canada seul, sans compter l'appoint notable qu'elle a fourni aux 400,000 réunis aux autres groupes des États-Unis, sans compter non plus l'immense quantité de familles disséminées dans chaque province, chaque ville, chaque village des États-Unis et dont on ne peut donner l'évaluation (2).

Ainsi tandis que lors de l'abandon et du retrait des troupes françaises en 1760, on devait être si loin d'espérer la conservation même du nom français en ces

(1) *Progrès de la population française au Canada, de 1700 à 1867.*

1700	1725	1750	1775	1800	1825	1850	1867
14,000	29,000	54,500	96,000	225,000	450,000	847,320	1,200,000

(2) *Tableau de la population française dans l'Amérique du Nord, en 1867.*

PROVINCES ANGLAISES.		ÉTATS-UNIS.	
Bas Canada.. . . .	1,000,000	N.-Angleterre. . . .	50,000
Haut Canada. . . .	50,000	New-York.	100,000
La baie d'Hudson.. .	12,000	Michigan.	35,000
La Colombie.	3,000	Ouest.	60,000
N.-Brunswick	41,500	Louisiane.	140,000
N.-Ecosse.	31,000	Californie.	10,000
Terre-Neuve.	30,000	États du centre. . . .	»
T. du Prince-Edouard.	20,000		
TOTAL.		1,197,500	TOTAL. 395,000

En tenant compte des États laissés en blanc faute de renseignements, 1,600,000.

contrées, on a à considérer maintenant en dehors de toute émigration nouvelle depuis cent ans, et de tout rapport avec la mère-patrie, un développement de population accompagné d'un accroissement de ressources dont peut-être aucun lieu du monde n'a encore offert d'exemple; car ce que l'on peut citer des États-Unis dans le même genre s'est accompli dans des circonstances toutes différentes.

Ces faits en eux-mêmes sont très-importants à considérer et très-intéressants pour nous, parce qu'ils révèlent des qualités de persévérance et de force extraordinaires, qualités qui ont souvent été contestées en notre race. Mais ce qui nous reste à dire nous paraît encore plus touchant : c'est que malgré l'éloignement de la mère-patrie, malgré la cessation de tout rapport moral ou matériel, malgré la présence des races rivales, malgré la domination influente d'une puissance étrangère, malgré les efforts des croyances contraires, malgré enfin le cours des années qui partout effacent les traditions, les souvenirs, la race française à travers tant de circonstances défavorables a conservé les caractères les plus essentiels et les plus intimes de sa nationalité.

Et en effet, elle a gardé la foi de ses ancêtres, les formes du culte qu'elle en avait reçues, les mœurs, les usages, la langue du grand siècle, les institutions et l'amour de la vieille patrie. Quant aux mœurs et aux manières nous pouvons dire qu'elles distinguent le Canadien français parmi les autres races qui occupent l'Amérique aussi profondément qu'elles distinguent les Français parmi toutes les autres nations européennes; et quant aux institutions et aux lois, nous pouvons faire remarquer qu'elles ont fait place en France à un nou-

veau code, mais que là-bas elles n'ont jamais baissé pavillon devant le droit et le formalisme anglais.

Et il nous paraît d'autant plus utile de rappeler ces faits que tandis que toutes les nations cherchent à accroître l'extension de leurs races, et qu'elles ne négligent aucune occasion de faire valoir les rapports au moins moraux qui existent entre elles et les fractions si éloignées et si minimes qu'elles soient, qui se sont séparées de leur centre, pendant ce temps-là, comme le dit l'auteur des *Français en Amérique*, on oublie trop en France que l'on a abandonné à une époque funeste de notre histoire des populations considérables, et l'on ignore complètement combien ces populations sont restées fidèles à leur origine.

1° Parlons d'abord de la communauté des idées morales et religieuses. On pourrait croire que depuis cent ans le régime d'une puissance dominée par des idées si différentes ait pu exercer par la force ou par l'activité de sa propagande quelque influence sur une population si éloignée de la mère-patrie, et cependant il n'en est rien ; les institutions religieuses ont la même force et le même empire que si aucun changement politique ne fût jamais advenu. Lorsqu'on arrive sur cette terre lointaine où est arboré le pavillon britannique et qui est cernée de toutes parts par les établissements fanatiques des anciens puritains des provinces anglaises ou des provinces américaines, on est étonné du nombre d'églises et d'institutions religieuses qui sont partout revêtues du signe de la foi catholique. Au sein des grandes villes, les églises, les hôpitaux, les écoles religieuses sont multipliés comme s'ils vivaient sous le régime de la domination la plus sympathique, et jusqu'au fond des bois, partout où se trouve quelque groupe de la popu-

lation française, se trouve aussi la chapelle, l'oratoire élevés souvent avec un luxe et une richesse qui témoignent que c'est là le centre et le foyer principal qui réunissent tous les cœurs. Au sein des familles, dans la plus pauvre des maisons, on voit quelle part est faite aux signes et aux symboles de la religion que l'on n'a jamais pu enlever à ces âmes si éprouvées et si déshéritées de la patrie.

2^o Quant aux mœurs, aux usages et à ces manières qui caractérisent si essentiellement les citoyens de la France et qui les distinguent de toutes les autres races ; pour en donner une idée, nous pouvons invoquer le témoignage d'un étranger qui a vécu longtemps parmi les Canadiens, et qui a pu les connaître intimement.

« Je ne puis, dit-il, parler des Canadiens sans rendre
» hommage à leurs aimables qualités. Iriez-vous aux
» localités les plus éloignées de la province, vous vous
» verriez accueilli et salué par tous, jeunes et vieux,
» avec tant de grâce et de cordialité, que vous oublierez que vous êtes étranger et aux confins du monde
» habité.

» Entrez-vous dans l'une des maisons, vous la trouverez d'une propreté irréprochable, les murs récemment blanchis à l'intérieur et à l'extérieur, des fleurs aux fenêtres, et le maître de la maison, fût-il le plus pauvre de la paroisse, vous offrira aussitôt l'hospitalité avec tant de cordialité et de noblesse, d'une manière si peu embarrassée et si peu embarrassante, que vous croiriez à grand'peine que ces gens appartiennent à un pays sauvage et qu'ils y ont passé toute leur vie.

» Vous parlez un français détestable comme font
» malheureusement beaucoup d'Anglais, vous faites des

» fautes qui feraient rire un saint, et cependant vous
» n'apercevez jamais un sourire sur la face de votre
» hôte ou même de ses enfants. Votre religion, vos
» opinions politiques, ou votre pays, peuvent surtout
» en raison de certaines circonstances n'être pas de son
» goût; mais tant que vous êtes sous son toit, serait-
» ce pendant des mois, jamais vous n'entendrez un mot
» qui puisse heurter vos sentiments ou blesser votre
» orgueil.

» Sous certains rapports ils peuvent être mis au-des-
» sous des Américains, mais sous d'autres, comme les
» manières et la politesse, ils sont infiniment au-dessus
» de ceux de la même classe sur le continent, et tout
» ce que l'Amérique peut leur apprendre en fait d'en-
» treprise, ne vaudra jamais ce qu'ils peuvent appren-
» dre à l'Amérique dans ce qui fait le principal carac-
» tère et les plus beaux traits de la civilisation, savoir :
» l'obligeance, la politesse et les bonnes manières. »

Ces qualités de cordialité et d'humeur, qui rendent les Canadiens si aimables aux autres races, on ne peut s'imaginer à quel point elles leur ont été utiles dans la vie d'entreprise si pleine de privations et de rigueurs qu'ils ont trouvée au fond des déserts, surtout pendant les premières années de leur établissement.

Ils allaient au loin, au milieu des bois, pour s'établir; ils avaient à supporter les rigueurs de l'hiver le plus rude, et les plus pénibles épreuves ne pouvaient leur enlever cette joie, cette gaieté, qu'ils regardaient comme la santé de l'âme, et qu'ils tenaient pour être une des plus grandes forces de la vie. C'est avec cet esprit de gaieté qu'ils ont supporté, sans plier et sans se décourager, l'exil, l'abandon de la patrie, les rigueurs d'une domination étrangère, et c'est aussi avec cet esprit

de gaieté qu'ils se sont maintenus, qu'ils se sont étendus toujours de plus en plus au milieu du désert, qu'ils l'ont conquis, et qu'ils en ont fait une terre fertile, pleine de ressources, et présentant actuellement un avenir aisé et abondant à la population la plus nombreuse que l'on puisse imaginer. Or cette force et égalité d'âme, ils la doivent à leurs principes de foi et à leurs habitudes religieuses; elles viennent de la croyance et de la confiance en un monde meilleur, de la modération dans les désirs, d'un détachement réel des biens présents, et d'une résignation effective dans les décrets de la Providence.

3^o Quant aux sentiments d'attachement à la mère-patrie, c'est d'eux surtout qu'on peut dire qu'ils sont tellement vifs et caractéristiques, que tout Français venant visiter le Canada, ne pourra penser qu'il est hors de son pays; c'est la réflexion qui a été faite par les hommes les plus distingués qui sont venus explorer cette contrée, et l'impression en est rendue encore plus touchante lorsque pour y arriver il a fallu traverser les différentes provinces anglaises qui l'entourent.

On débarque au littoral de l'Atlantique où tout est Anglais, on voit la civilisation anglo-saxonne avec un développement de force et de puissance tel, qu'on peut croire qu'elle a tout pénétré sur ce continent, et qu'elle ne s'est arrêtée que devant les glaces éternelles des déserts du pôle; et puis, après quelques étapes, on rencontre à partir du lac Champlain tous les vieux noms de la patrie et tout un monde français : la langue, les visages, la cordialité franche et hospitalière, les costumes de la Bretagne et de la Normandie, et jusqu'aux chansons, aux légendes et aux expressions pittoresques des vieilles provinces; à mesure qu'on avance, tout

parle des faits glorieux de notre histoire : Carillon, la rivière de Richelieu, le fort de Chambly, le fief des Vaudreuil, des Beaujeu, des Longueil, des Montmorency, des Rouville, des Laval ; et si l'on pénètre dans la vie intime de cette société du temps passé qui semble comme ensevelie dans un repos et un temps d'arrêt mystérieux au bord des grands lacs et au fond des bois immenses du Nouveau Monde, on découvre mille traits qui frappent encore plus que tout ce qu'a pu présenter la première apparence extérieure de cette touchante ressemblance.

Mais, du reste, cette société si merveilleusement conservée ne sommeille pas et n'est pas immobilisée dans le passé, elle est pleine de vie, de sentiment, d'affection, elle n'a rien oublié de ce qui glorifie l'ancienne France, et elle est fière de ce qui illustre la nouvelle.

Les couleurs françaises qui ont brillé sur tous les champs de bataille de l'Europe sont conservées dans chaque maison et arborées aux fêtes nationales ; de plus, dans chaque famille on est attentif à donner aux enfants les noms célèbres de la France ; ainsi, par exemple, pas une famille où ne se trouve plusieurs fois le nom de l'Empereur. Nous pourrions multiplier les traits de souvenir et d'affection pour la nationalité.

Il y a quelques années, le commandant de la station française à Terre-Neuve vint visiter le Canada et remonta le Saint-Laurent jusqu'à Québec avec l'un de ses bâtiments, les témoignages de sympathie furent si grands que l'on vit des populations entières des villages les plus reculés vers le Nord-Ouest, franchir des distances considérables pour venir saluer les officiers français et visiter le bâtiment pavoisé des couleurs nationales.

Dans une autre circonstance, les navires de la station française étant venus se ravitailler à un poste anglais de l'île du cap Breton, aussitôt les habitants français adressèrent une réclamation aux officiers.

« Pourquoi, disaient ces pauvres exilés et abandonnés depuis un siècle, pourquoi les navires vont-ils s'approvisionner à Sydney, où il n'y a que des Anglais, au lieu de venir à Arichat; ils se trouveraient ici, au milieu d'une population française, et nous serions tous bien contents, n'ayant jamais eu le bonheur de voir une frégate française à Arichat. »

Dans les plus petites écoles, aux villages les plus éloignés, dans les solitudes de l'Ouest, les plus jeunes enfants vous diront, d'après un précis très-bien fait, l'histoire de leur pays, et l'on verra avec quelle animation ils savent raconter comment les Canadiens, laissés presque complètement à eux-mêmes, par une politique égoïste et imprévoyante, et attaqués par une armée supérieure en nombre à la population que l'on voulait conquérir, ne voulurent pas se rendre, enrôlèrent jusqu'à des enfants de 12 ans et des vieillards de 80 ans, et ne succombèrent qu'après une lutte acharnée qui dura près de dix ans, où l'on peut dire qu'ils ne furent pas battus d'une manière décisive une seule fois (1), tandis qu'eux-mêmes remportèrent successivement huit glorieuses et éclatantes victoires (2).

(1) Tout le monde sait la fin de cette lutte formidable et glorieuse, Montcalm et Wolf mourant l'un et l'autre au milieu d'une bataille indécise, mais qui dans notre situation était une défaite; enfin la prise de Québec, qui en fut le résultat. (M. RAMEAU, *les Français en Amérique.*)

(2) *Faits principaux de la dernière guerre.*

3 juillet 1754, prise du fort de la Nécessité sur Washington.

9 juillet 1755, victoire de la Monongahela, près Pittsburg, remportée par le comte de Beaujeu.

- 15 août 1756, victoire et prise d'Oswego. 1460 prisonniers, 113 canons, 3 bâtiments, 200 bateaux.
- 9 août 1757, victoire de William Henry.
- 8 juillet 1758, victoire de Carillon. 6,000 Canadiens contre 15,000 Anglais. Ces trois victoires remportées par le général Montcalm.
- 31 juillet 1759, victoire de Montmorency, où le général Wolf est battu.
- 13 sept. 1759, bataille des plaines d'Abraham, où Montcalm et Wolf périrent.
- 24 et 28 avril 1760, victoires remportées par M. de Lévis, sous les murs de Québec, qui auraient pu tout rétablir, une nouvelle flotte anglaise n'étant survenue avec des renforts considérables.

(Extrait du *Précis de l'histoire du Canada*. Montréal, 1867.)

CONCLUSION.

Après avoir vu, dans les pages précédentes, l'importance que la population canadienne a déjà acquise, tout en conservant les qualités qui constituent son caractère national au milieu des autres races, on peut se demander si ce développement extraordinaire doit continuer dans l'avenir et en même temps si ces qualités morales et nationales seront intégralement conservées.

C'est à ces deux questions qu'il nous reste à répondre en terminant.

* * *

Quant à la continuation du développement de la population, nous pouvons dire que jusqu'à présent il est toujours le même et qu'il ne s'est pas ralenti dans les années qui viennent de s'écouler.

Suivant les statistiques les plus exactes comme celle publiée par M. S. Drapeau de Québec, on a vérifié que la progression n'avait rien perdu, puisque dans les dix dernières années qui viennent de s'écouler, elle a suivi les mêmes proportions que dans les cent années précédentes. Donc s'il ne se présente pas d'autres

obstacles que ceux éprouvés jusqu'à présent, la population française du Canada pourrait encore doubler dans les vingt prochaines années, et deux fois décupler dans l'espace d'un siècle, ce qui se rapprocherait beaucoup de la prédiction de Vauban, et apporterait une gloire de plus au génie des grands hommes du xvii^e siècle, Richelieu, Talon et Colbert, qui avaient mis tant d'espoir dans l'établissement de cette belle colonie.

Enfin on a constaté que l'occupation et le défrichement du territoire ont augmenté dans la même proportion qu'autrefois, c'est-à-dire que, tandis que la population doublait en nombre, l'occupation doublait deux fois en extension, les ressources devenant plus abondantes, à mesure que les moyens devenaient plus puissants.

On ne peut prévoir, il est vrai, la continuation absolue de cette double progression, puisque l'on sait que toute population finit par se fixer à un certain terme d'accroissement, et que sa force d'expansion diminue en raison de sa plus grande extension, mais il y a à tenir compte des circonstances particulières où cette nation naissante se trouve placée; elle est au centre d'un pays non encore occupé au tiers même de son étendue et, qui plus est, sur la limite de ces territoires immenses du Nord-Ouest où se trouvent, aux mêmes latitudes et dans des conditions les plus favorables, des contrées vastes, riches et fertiles.

* * *

Quant à la seconde question que nous avons posée, de savoir si ces qualités morales que les Canadiens ont conservées au milieu de tant d'influences contraires,

persisteront avec la même force et la même énergie ; avant tout nous pouvons dire que rien n'est plus à désirer pour la grandeur et le développement de la civilisation en Amérique.

Les Canadiens malgré leur petit nombre, en présence des grandes races qui occupent l'Amérique, ont déjà conquis une influence incontestable, qui ne pourra qu'augmenter dans l'avenir. Tous ceux qui les ont visités ont constaté dans le caractère de leurs mœurs, de leur intelligence, de leurs aptitudes, les points les plus exacts de ressemblance avec leurs anciens compatriotes, tandis qu'ils ont aussi reconnu dans leur influence quelque chose de ce qui a rendu le rôle de la France si important dans l'histoire du monde européen.

C'est la réflexion faite par M. Ampère, M. Marmier, M. de Puibusque et M. Rameau, et cette influence qui s'est déjà montrée d'une manière très-nette et très-précise en bien des circonstances, ne peut que persévérer avec la conservation de ces qualités nationales et même augmenter avec l'accroissement de cette jeune population.

Tout le monde reconnaît les qualités de la race anglo-saxonne et admire ce qu'il y a de grand dans son énergie et dans son aptitude pour les conquêtes de l'industrie, du commerce et du travail, mais il ne faut pas oublier ce qui lui manque sous certains rapports pour constituer et établir l'ordre social.

Cette civilisation qui tend surtout au culte de la matière, est incomplète, et combien est-il nécessaire qu'il y ait dans ce grand continent une autre civilisation non moins puissante, non moins féconde, non moins influente pour l'avenir de ces populations. Il y aura, dit M. Rameau, le rôle de la poétique Marie à côté de

Marthe l'affairée, il y aura le génie de *la race Française plus méditative que la race Anglaise, plus pratique que la race Allemande*, comme l'a proclamé l'un des plus grands penseurs du siècle.

Ce génie différent, au milieu des illusions de l'esprit de secte et des préoccupations du mercantilisme, maintiendra dans le Nord de l'Amérique, la foi, le spiritualisme, le goût du vrai et du bien par la vérité religieuse, le sentiment des grandes et belles idées par l'attachement inébranlable à ces hautes études intellectuelles qui, du reste, s'allient mal avec les soucis des intérêts matériels et les âpres désirs de la cupidité.

Les étrangers eux-mêmes reconnaissent la nécessité et l'importance de cette influence : nous avons cité un membre du Parlement, M. Sheridan Hogan, reconnaissant que si les Canadiens ont beaucoup à apprendre des Américains, ils n'ont pas moins à leur enseigner, et qu'il est certain que *tout ce que les États-Unis ont à leur apprendre en fait d'entreprise, n'excéderait pas ce qu'ils ont à enseigner à l'Amérique dans ce qui est des plus beaux traits de la civilisation.*

Plusieurs fois les Écrivains américains se sont exprimés de la même manière, et dans la pratique il est à remarquer que beaucoup de familles considérables des États-Unis sont des premières à reconnaître cette influence salutaire en envoyant leurs enfants pour leur éducation en Canada, et quoique protestantes les confient aux institutions religieuses. Enfin l'on voit aussi des preuves de cette confiance dans l'action qu'exercent aux États-Unis ou aux États Anglais du littoral de l'Atlantique, ces missionnaires et ces religieuses qui sortent annuellement du Canada, pour répandre sur tout le continent le bienfait de la Foi et de l'Éducation.

Mais pour que la race Française en Amérique ait la gloire d'apporter à cette civilisation naissante, cette part d'influence qui ne sera pas la moins glorieuse et la moins puissante, il faut qu'elle conserve le trésor des vertus morales qu'elle a gardé si religieusement jusqu'à présent et dont cette nouvelle société a surtout besoin.

Sans cela en s'assimilant trop à la civilisation matérielle qui l'environne, elle n'y ajoutera rien qui n'y soit déjà en surabondance, et l'action qu'elle aura, n'étant ni morale ni salutaire, sera tout à fait nulle, sans portée et sans gloire.

D'ailleurs nous n'avons pas seulement à démontrer que la société Américaine a besoin de cette intervention morale de la race française du Canada ; ce qui est encore incontestable, c'est que pour le Canada, ces vertus morales et ces qualités intellectuelles qui l'ont distingué jusqu'à présent sont absolument les éléments essentiels de sa vie propre, de son existence, de son indépendance, enfin de tout ce qui constitue le plus complètement sa nationalité.

L'expérience a déjà été faite, dans les années qui ont précédé, de ce qui peut arriver par l'abandon de ces qualités vitales ; d'autres centres de la population française en Amérique ont perdu leur caractère propre ; ont oublié l'histoire de leurs pères, ont laissé de côté leurs anciennes gloires, et ont abandonné toute relation morale avec leurs frères de l'ancienne patrie. Or, ceux-là, dans des circonstances plus favorables, sous un climat plus avantageux dans les grandes régions du Mississippi, dans les riches contrées de la Louisiane, non-seulement ne se sont pas accrus, mais en sont arrivés à un état d'anéantissement et d'absorption presque complète.

Ce n'est donc pas une question oiseuse que celle qui consiste à examiner si un peuple conservera les qualités qui forment son caractère principal, car c'est de là que dépend l'influence qu'il peut exercer, c'est de là que dépend la conservation de sa propre existence.

Or nous pouvons assurer que jusqu'à ce jour rien ne fait présumer, pour le Canada, l'abandon de ses qualités caractéristiques et constitutives; elles se sont conservées parmi les plus grands obstacles, elles pourront se conserver et même produire des fruits plus abondants dans les circonstances actuelles qui sont plus favorables, et avec la perspective qui apparaît chaque jour plus éclatante du rôle glorieux qui est réservé à cette jeune population en Amérique.

Dans les dernières années, cette race Canadienne qui s'est établie avec tant de hardiesse au milieu des tribus les plus sauvages, et a occupé avec un climat si rude, des terres jusque-là sans culture, qui a combattu si héroïquement pour maintenir son union avec un gouvernement qui l'avait abandonnée, et depuis sous un régime étranger s'est développée si extraordinairement en nombre, en aisance et en puissance, et cela sans capitaux, sans aide, sans moyens abondants de culture intellectuelle, sans représentation nationale; actuellement, grâce à sa constance et à une énergie qui n'a rien de supérieur dans l'histoire, elle a conquis la paix, elle a vaincu les plus puissants obstacles du sol et du climat, elle a obtenu les droits constitutionnels les plus étendus, elle s'est assuré le plus riche capital dans un territoire immense, dans une industrie déjà prospère, mais surtout dans des institutions religieuses, morales et intellectuelles pleines d'avenir.

Et dès lors, comment ne pas espérer qu'avec toutes

ces nouvelles conditions de succès, et avec l'expérience des années écoulées, elle ne se conserve, elle ne reste inébranlable et elle n'attache toujours de plus en plus de prix à sa nationalité, et au rôle glorieux qui lui est réservé.

NOTES.

Nous avons indiqué rapidement les merveilles de la nature du Canada, nous allons encore à l'appui extraire deux citations de l'ouvrage de M. Sheridan Hogan.

I.

LES MILLE ILES.

Vous avez vu le fleuve dans son immensité, avec ses rives dentelées comme les rives d'un lac et couvertes de forêts séculaires, et tout à coup vous voyez le lit du fleuve comme barré par une ligne successive de côtes escarpées entre Kingston et Brockville; c'est le groupe que l'on appelle des Mille Iles, quoique en réalité on peut en compter plus de deux mille.

Ce qui est certain, c'est qu'elles occupent le parcours du fleuve pendant près de vingt lieues, et que dans bien des endroits elles semblent en occuper toute la largeur, qui n'a pas moins d'une lieue.

De plus, elles sont si rapprochées les unes des autres, que le vaisseau avance presque partout dans des passages où une pierre lancée du bord peut facilement atteindre le rivage, et que c'est d'aussi près que possible que l'on peut voir cette infinie variété d'îles de toutes formes, dont les rives sont couvertes de feuillages, et dont les branches suspendues au-dessus de l'eau sont continuellement baignées par le fleuve.

A d'autres endroits, le passage se resserre encore plus, et les arbres s'entrelaçant d'une rive à l'autre, formant des berceaux de verdure, si abondants, qu'ils sont im-

pénétrables aux rayons du soleil, si élevés que les vaisseaux à vapeur de grandes dimensions peuvent passer sous leurs voûtes, et d'une telle étendue, qu'ils semblent se prolonger comme à perte de vue.

En d'autres endroits, la vue s'étend sur une immense nappe d'eau de plusieurs milles de largeur, avec une ligne d'arbres sur l'horizon qui partage le fleuve comme en deux courants d'eau. En approchant vous voyez devant un nouveau groupe qui occupe le fleuve de ses bouquets de verdure, et fait apparaître devant vous un immense tapis vert coupé d'une infinité de îles étincelants comme l'argent.

Vous entrez dans l'un de ces passages, où il faut changer sans cesse de direction, vous arrivez avec l'effrayante vitesse du courant devant un mur de rochers menaçants, et tout à coup le courant et la vapeur vous entraînent dans une ouverture immense qui, au bout d'une seconde, vous met en présence d'un magnifique amphithéâtre de lacs entouré de toutes parts, de fleurs, de feuillages, de rochers pittoresques. Plus loin l'aspect change encore : vous avancez sur une autre muraille de verdure, et à votre approche la masse se meut comme dans un kaléidoscope, pour offrir à vos regards cent autres îles qui semblent lutter de fraîcheur, de brillant et d'élégance, et telle est la scène que vous contemplez en voguant pendant l'espace de soixante et dix milles.

II.

LES RAPIDES.

On sait que le fleuve Saint-Laurent, dans son parcours, est soumis à des changements de niveau, dont

quelques-uns assez considérables, et qui offrent des différences de dix à vingt pieds de hauteur ; c'est ce qu'on appelle les *Rapides*.

Le plus difficile à passer et le plus étendu est celui de la Chine ; du rivage il donne à la rivière l'aspect d'une cataracte, et cependant telle est l'habileté des navigateurs qu'ils les traversent journellement avec les plus grands bateaux à vapeur, sans qu'il soit jamais arrivé aucun accident sérieux.

Il ne faut pas croire cependant que les passagers puissent se garantir d'une vive sensation en descendant comme la flèche ces courants rapides, ou plutôt *en les sautant*, suivant l'expression consacrée.

Cette impression et ce tressaillement sont encore augmentés par l'accélération du mouvement et le contraste. En arrivant, souvent à peine le moindre souffle de vent agite l'air, tout est tranquille et calme, le vaisseau descend le fleuve qui est calme comme un canal ; mais tout à coup la scène change et présente un aspect de grandeur effrayante : d'énormes rochers occupent le lit du fleuve et sont annoncés par des vagues immenses qui s'élèvent et se brisent avec un bruit effrayant. Le vaisseau s'agite et se précipite avec une vitesse nouvelle, et de toutes parts on ne voit devant soi que gouffres énormes qui s'entr'ouvrent, tourbillons rapides, ou étroits passages occupés par des blocs gigantesques de rochers. Mais le vaisseau vole comme la flèche, en un instant on se trouve au milieu des horreurs. Or, il faut passer au milieu de ce déchaînement de flots, raser des rochers qui, s'ils touchaient votre vaisseau, l'auraient mis en pièces avant que le bruit même eût cessé de vibrer dans l'air.

Mais il n'y a pas qu'un seul passage difficile à tra-

verser ici, il faut descendre comme un trait entre deux rochers menaçants, là il faut se diriger droit sur un îlot, tout retentissant de l'impétuosité des vagues, puis en arrivant sur lui, l'éviter par un détour aussi rapide que le vol d'un oiseau. Il faut remonter en certains endroits pour franchir, sur le dos des flots, des brisants menaçants; en d'autres, il faut voguer en zig-zag dans un chenal bordé de roches menaçantes, et enfin il faut monter comme un mur d'eau écumante pour retomber de là, par la direction sage du pilote, sur le sein calme d'une rivière pure comme un lac et coulant tranquillement. Toutes ces différentes sensations n'occupent l'âme que quelques instants, mais elles sont si vives qu'elles ne pourront jamais être oubliées.

Nous avons parlé du développement continu des ressources du Canada, nous allons à l'appui faire deux citations extraites du même ouvrage.

III.

En Angleterre, en France ou dans tout autre Etat de l'Europe, si plus d'un million d'individus de la classe ouvrière s'étaient élevés, en peu de temps et par des moyens inconnus jusqu'alors, à un état de véritable aisance et d'indépendance, un tel fait serait un sujet d'étonnement, mais aussi d'émulation et d'enseignement.

Et en effet, pour les pauvres qui font tant d'efforts pour ne pas devenir encore plus pauvres; pour ceux aussi qui ne ressentant pas de besoin actuel, mais ont sans cesse à l'esprit la triste perspective de laisser leurs

enfants dans l'indigence, pour tant d'ouvriers qui désespèrent d'être jamais dans l'abondance, combien peut être intéressante la connaissance du fait que non-seulement un million et plus d'individus dans la même condition qu'eux ont pu se débarrasser du fardeau de la pauvreté, mais que plusieurs millions de plus pourraient *« aller et faire de même. »*

Du reste ce n'est pas seulement pour eux que ce fait est précieux, mais aussi pour le politique qui peut tirer de cette connaissance le secret de rendre les nations grandes et prospères, mais aussi pour ces hommes généreux qui se préoccupent de combattre les calamités résultant d'une population surabondante ; or sans exagération c'est la leçon qu'on peut trouver dans l'examen des faits qui se sont passés au Canada.

IV.

Quelque grand que soit le succès des établissements de cette belle contrée, il ne faut pas croire que ses trésors aient été acquis sans peine, et sans des efforts dignes de leur valeur.

Ceux qui passent par de nouveaux défrichements sont frappés de l'aspect triste et désolé de la petite hutte en bois brut, du colon qui vient de prendre possession du sol.

Au milieu des ombres de la forêt, et avec une parcelle de clairière à peine assez grande pour que le soleil puisse luire sur lui, il ressemble exactement à un homme luttant pour sa vie sur une simple planche, au milieu d'un Océan ; il est là seul, et souvent des mois se passent sans qu'il voie la face d'un étranger.

La forêt l'entoure silencieuse, sauvage ; sans bornes elle apparaît de toutes parts à ses regards ; et ce qui seul l'empêche de craindre qu'elle ne le tienne enfermé pour la vie, c'est la hache qu'il a sur l'épaule.

Quelques tiges de maïs sortant du milieu des racines serrées des arbres forment son seul recours contre la faim, tandis que quelques plantes de patates croissant dans quelques fosses, et luttant contre les ronces, doivent former les semences de son abondance future.

Autour de lui des troncs informes noircis par le feu restent debout, comme les tristes monuments de la solitude qui l'entoure, tandis que l'immensité de la forêt impénétrable comme une muraille semble lui dire : « jamais la pauvreté pourra-t-elle espérer d'échapper à une telle prison. »

Et cependant l'homme trouve en lui une force et un espoir pour résister à ces épreuves ; c'est comme une poésie, qui dore la désolation même, et fait qu'un petit nombre de cœurs se tiennent fermes, là où tant d'autres resteraient accablés.

Cette petite clairière, et ce que nous disons est une réalité, qui pour tant d'autres serait l'anéantissement et la mort, pour le colon isolé n'est pas seulement sa subsistance, mais encore l'objet de songes agréables et encourageants.

Il l'envisagea, et sans s'arrêter à ses limites, il vit dans ce lambeau l'espoir d'une grande ferme et de riches champs de blé et de maïs, et ce songe ou cette poésie, si vous voulez, le soutint dans son labeur solitaire et le rendit même content de son âpre foyer.

Ces tiges clairsemées que vous pourriez regarder comme une espérance trompeuse de récolte, le remplissaient de joie en s'associant dans son esprit avec

l'idée de grands monceaux de gerbes, et des greniers pleins dans l'avenir.

Sa petite hutte solitaire dans laquelle je vis ses enfants craintifs se soustraire aux regards d'un inconnu, car c'est à peine s'ils avaient jamais vu un étranger, ne lui représentait pas les idées de privations et de peines que vous pourriez y attacher, mais elle lui rappelait la pensée mâle et ferme qu'elle était le foyer fécond où il acquerrait pour ces enfants une condition respectable, aisée et indépendante.

D'ailleurs, ne connaissait-il pas des centaines et des milliers d'individus qui en Canada étaient parvenus à la prospérité malgré les mêmes difficultés et il se dit en homme courageux qu'il devait « aller et faire de même. »

Sept ans plus tard, je passai près de cette demeure. La petite cabane en bois brut servait de cuisine derrière une jolie maison en bois taillé, à deux étages, dont la couleur fraîche et gaie éclatait sur la verdure. Auprès était une vaste cour, bornée d'un côté par une grange spacieuse et remplie d'animaux de toute sorte.

Les troncs calcinés entre lesquels le blé avait tant de peine à croître, quand j'avais vu cet endroit, avaient disparu, et une moisson abondante occupait la place où les pommes de terre avaient eu à lutter si péniblement contre les ronces et les buissons.

La forêt, malgré son épaisseur et l'immensité des arbres séculaires, avait été reculée considérablement par le bras nerveux de l'homme.

Un jardin brillant de fleurs, coupé d'allées gracieuses, entouré d'une balustrade élégante, ornait le devant de la maison; un jeune verger s'étendait par derrière.

Comme je quittais cette scène, je rencontrai un fermier revenant de l'église avec sa femme et ses enfants.

C'était un dimanche, et il n'y avait rien dans leur apparence si ce n'est l'air de santé et de force de leurs visages qui pût les distinguer des habitants riches des villes.

Le *wagon* dans lequel ils étaient, leurs chevaux, leurs harnais, leurs habits, en un mot tout ce qu'ils avaient ou portaient, indiquait le bien-être et l'aisance.

Je demandai à l'homme quel était le propriétaire de la ferme que je viens de décrire : « Elle m'appartient, » monsieur, répondit-il; il y a neuf ans que je m'y suis » établi, et Dieu merci, j'ai assez bien réussi. »

Tels ont été les fatigues, l'énergie et le succès d'un colon au Canada: son histoire est celle de milliers d'autres habitants de la même province.

